



“AU FOND, JE CROIS
QU’ON NE SAIT PAS
METTRE LE BUS”

OLIVIER DALL'OGGIO

ENTRETIEN

Bien avant de s'amarrer à Brest, **Olivier Dall'Oglio**, 56 ans, a navigué entre la DH du Languedoc-Roussillon, le golfe Persique, le Brésil et même la Corée du Nord. Débarqué dans le Finistère en 2019, le Cévenol a réussi l'exploit de faire du plus petit budget de ligue I une formidable occasion d'allumer sa télé un dimanche après-midi. Entretien avec un esthète. *Par Maxime Brigand et Florian*

Lefevre. à Brest / Photos: Vincent Gouriou pour So Foot et Panoramic



Comment définir le défenseur que vous étiez dans les années 1980-1990?

On va dire que j'étais un rugueux. Pas un assassin non plus, même si dans ma région, les Cévennes, il y en avait quelques-uns. Quand je suis arrivé chez les pros, à Alès, les anciens me disaient: "Premier duel, tu ne regardes pas le ballon. Tu fais les présentations à ton adversaire!" Ça, ça voulait dire qu'il allait manger un peu le grillage. On faisait ça pour impressionner, mais c'était une autre époque. Aujourd'hui, c'est quelque chose qu'on ne peut plus faire, bien sûr. Petit, je jouais milieu, parce que j'avais un gros abattage et que je courais beaucoup. J'ai reculé à 17 ans parce qu'il n'y avait pas de place pour moi au milieu. C'est comme ça que je suis passé arrière gauche alors que je suis droitier. Peu importe, je voulais jouer, donc j'ai accepté. Partir à Strasbourg m'a ensuite aidé à sortir de mon cocon. J'ai côtoyé des joueurs intéressants: Leboeuf, Djorkaeff, Keller, les frères Cobos... Idem à Rennes. Et tout s'est arrêté un jour, au stade du Ray, en 1996. Sur un

mouvement bête, mon genou craque. J'arrive en fin de contrat, à 32 ans, j'ai rapidement compris... Donc je suis revenu à la case départ, à Alès, pour entraîner. À l'époque, le club s'était cassé la gueule, il était en CFA. Il y avait la possibilité de prendre en charge l'équipe réserve et les sports-études l'après-midi. "Donnez-moi tout ce que vous avez, moi, je suis libre." Donc j'ai pris en charge la réserve en DH. Dès le premier entraînement, je me suis senti à l'aise.

Même si vous avez goûté à la D1 en fin de carrière, vous avez essentiellement évolué en deuxième division. Que vous manquait-il pour taper plus haut? Avoir quelqu'un à côté de moi, être mieux conseillé, peut-être aussi bénéficier d'une meilleure formation. Aujourd'hui, les staffs sont plus importants, donc les joueurs sont mieux encadrés. Avant, c'était soit "tu es bon et on te prend", soit "tu es moins bon et on ne te prend pas". Mentalement, je suis passé par des états compliqués, mais je me suis toujours accroché. En 1992, avec Strasbourg, je suis remplaçant toute la saison jusqu'au

dernier match de championnat, qu'il fallait absolument gagner pour disputer les barrages d'accession. Il y avait une hécatombe, Gilbert Gress m'a aligné et, finalement, j'ai disputé les cinq matchs de barrages. C'était ma revanche. Mais techniquement, j'aurais eu besoin que l'on me guide, parce qu'à l'époque, les joueurs ne posaient aucune question à l'entraîneur. Aujourd'hui, il faut tout expliquer aux joueurs: une zone, un espace, tout. Ils ont besoin qu'on donne un sens à chaque exercice. Nous, nous étions aux ordres. Désormais, ils sont acteurs de leur performance.

Chaque joueur du Stade Brestois reçoit après chaque rencontre un montage vidéo de sa prestation. Vous auriez aimé avoir ça? Ça aurait été top. C'est dur de se voir, surtout quand on n'a pas fait un bon match, mais la vidéo est un outil formidable parce que les joueurs ont dans leur tête une vision rase-mottes de leur rencontre. Là, on leur offre une vision aérienne. Tout cet apport permet de faire avancer les choses. Les joueurs sont devenus plus techniques,



Les fameux poteaux carrés.



“Avec le staff, on a nos ‘équipes repères’, un peu dans la même approche que nous: Sassuolo, Brighton... Le lundi, on se dit: ‘T’as vu le match d’Alavés? Il y a eu un super mouvement à la 55^e...”

plus affûtés physiquement, plus intelligents... À mon époque, on ne m’a jamais parlé d’espaces, par exemple.

Vous n’aviez pas non plus accès à autant de statistiques. Aujourd’hui, on entend parler de kilomètres parcourus, de xG (expected goals, ndr), de passes réussies... Comment utilisez-vous toutes ces données? Comme tout le monde, on a reçu les sociétés de stats, et on a sélectionné. On regarde beaucoup l’intensité des courses, celles qui sont à plus de 25 km/h. Les stats sont une aide pour situer un joueur, le gérer, le faire progresser. Et c’est l’objectif d’un entraîneur: faire progresser un joueur, parce que s’il progresse, il transfère sa progression sur l’équipe. Sinon, avec le staff, on a nos “équipes repères”, qui sont un peu dans la même approche que nous: Sassuolo, Brighton, quelques équipes en Espagne... On essaie surtout de regarder celles qui évoluent dans le même système de jeu pour pouvoir trouver des réglages. Le lundi, il arrive que l’on se dise: “Tiens, t’as vu le match d’Alavés contre machin, il y a eu un super mouvement à la 55^e...”

Puis, on essaie, on teste nos limites. C’est un peu comme si on passait la journée dans un laboratoire.

Vous ne regardez pas les clubs de “l’élite”?

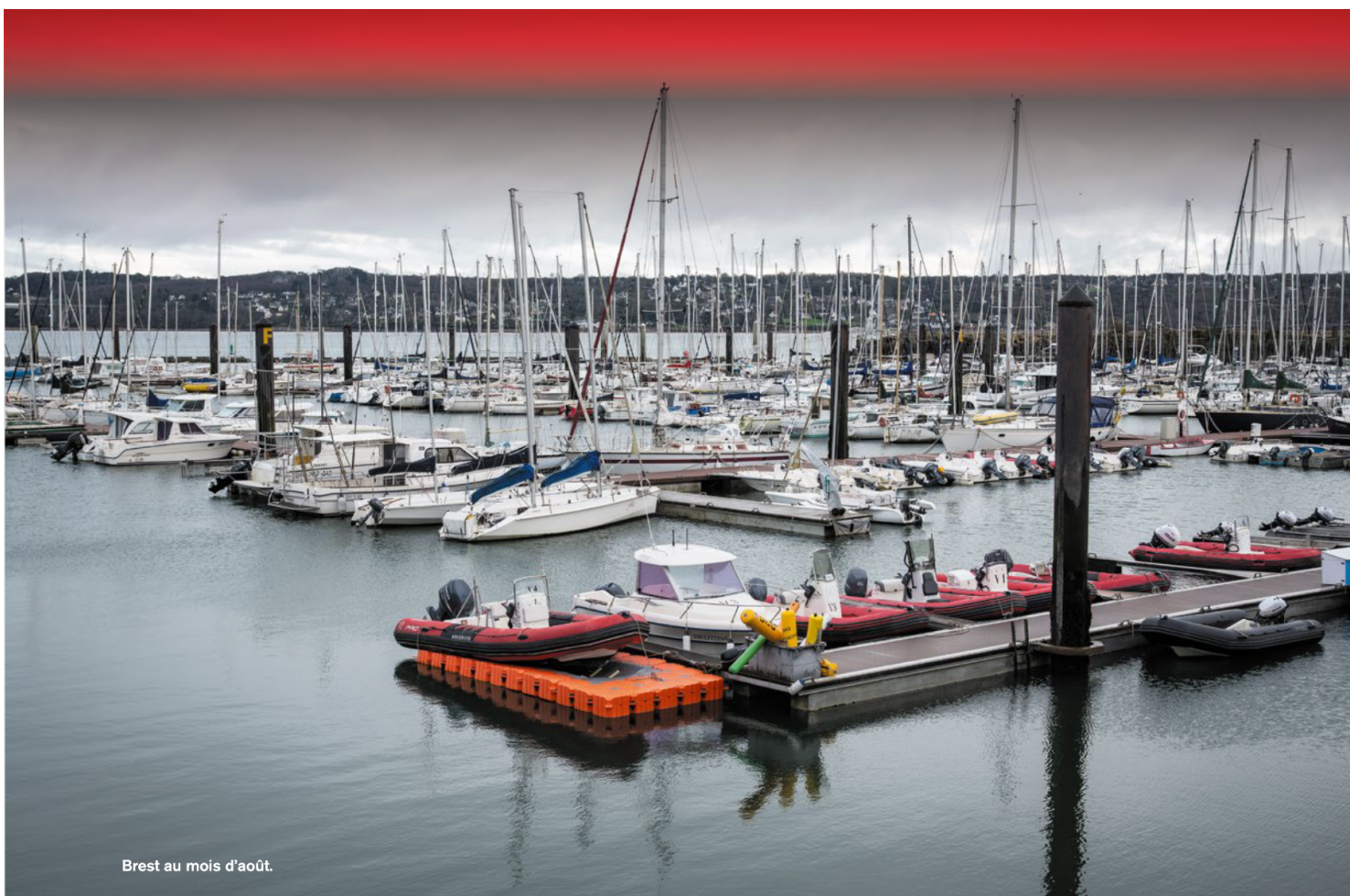
Bien sûr que je regarde Liverpool, Manchester City, mais il s’agit d’équipes avec tellement de talents individuels que ça nous ressemble moins. Tu es à un niveau où la recherche tactique n’est pas la même, puisque ce sont souvent les individualités qui te permettent de faire la différence. Au PSG, tu peux filer le ballon à Neymar, parce qu’il peut dribbler deux mecs et te tuer un match... Parfois, ici, on imagine une séquence, un circuit tactique et on l’efface: “Non, ça, on ne peut pas l’envisager, parce qu’on n’a pas les joueurs pour y arriver.”

En repartant du Parc, début janvier, où Brest a été battu 3-0 en jouant son jeu, qu’avez-vous retenu?

Qu’on a commis sept ou huit pertes de balle problématiques qui nous ont empêchés d’attaquer et nous ont forcés à courir plus (rires). Quand le PSG a le ballon, il te fait tourner pendant une ou deux minutes et toi, tu cours, tu te fatigues... Ça te montre que le haut niveau, au-delà du talent, c’est surtout que le PSG perd moins de ballons que nous. Il y a aussi des détails clés comme Cardona qui rate son face-à-face avec Navas. Il me dit: “Je suis arrivé à 2000, coach!” Oui, mais tu as fait la différence, donc prends ton temps, contrôle et arme. C’est de l’apprentissage.

Depuis son match au Parc des Princes, on entend des rumeurs selon lesquelles Romain Faivre serait pisté par Manchester United et d’autres grosses écuries... Comment gérer l’emballement autour d’un joueur dans un club de votre standing?

Le directeur sportif, Grégory Lorenzi, a vite prévenu: “Il n’y aura pas de départ majeur lors du mercato hivernal.” Déjà, ça calme tout le monde. Derrière, nous, le staff, sommes très attentifs aux changements d’attitude à l’entraînement: un joueur qui court moins, s’entraîne avec moins d’intensité... Si c’est le cas, et c’est déjà arrivé, on va discuter avec lui: “Tu veux faire une saison ou une demi-saison? Parce que si tu continues, tu vas peut-être perdre ta place, donc les plans que tu avais prévus pour la saison prochaine, faudra peut-être les revoir...” Bon, l’entourage, ça, on ne peut pas le gérer, sauf en amont. Il y a des agents qui font très bien leur travail, d’autres avec qui on n’arrive pas à avoir la moindre relation. Après, il y a la famille. Et puis, les copains et les pseudo-copains qui tournent autour... Donc à un moment, oui, un joueur peut vriller. Tout est hyper fragile. C’est pour ça que lors du recrutement, on essaie de se renseigner sur l’entourage. L’avantage, c’est que Grégory Lorenzi a un plus gros réseau que tout le monde. Un jour, il m’a parlé de Romain Faivre: “Il n’a pas trop joué à Monaco, mais je pense qu’il peut nous aider techniquement.” À ce moment-là, comme les matchs qu’il a joués avec la réserve de Monaco sont assez mal filmés, on a très peu d’éléments vidéo. Alors, je dois faire confiance à Grégory,



Brest au mois d'août.

mais on se renseigne quand même: quel est son meilleur poste? Est-ce qu'il est caractériel? Qui est son agent? Comment sont ses parents? D'où vient-il? Comme ça, quand il arrive au club, je sais plus ou moins comment il va réagir en fonction d'une situation donnée.

Cet hiver, Jean Lucas est arrivé en prêt de Lyon. Il était aussi convoité par Bordeaux, Nîmes et Nantes. Quel a été votre discours pour le convaincre de rejoindre le plus petit budget du championnat? J'ai été simple: je lui ai dit que nous avions deux 6 titulaires, qui font des bons matchs, mais que derrière eux, on était juste. On voulait quelqu'un de fiable pour la rotation. Je ne lui ai promis aucune place de titulaire, juste du temps de jeu s'il était à son meilleur niveau. Après, il sait qu'on cherche à développer du jeu, il a vu des matchs du club, je lui ai dit qu'il y avait un bon état d'esprit dans l'équipe, que les entraînements étaient assez ludiques... En fin de compte, on n'invente rien pour attirer un joueur. Par le passé, je pense que j'ai accepté des choses en termes de recrutement que je n'ai plus acceptées ensuite. Faire venir un joueur, ce n'est pas anodin. Si tu l'as et qu'il n'entre pas dans tes plans, tu peux le traîner.

C'est important pour vous, ce côté ludique?

Je n'ai pas envie de m'ennuyer. Je prends plaisir à monter une séance et les gars du staff sont dans le même état d'esprit. Ici, parfois, le matin, il pleut, c'est le déluge, on prend des seaux sur la tête, ce n'est pas agréable. Mais il faut s'entraîner. Le préparateur physique prépare

“La société aime ranger les gens dans des cases. Moi, je suis l'entraîneur qui cherche à bien faire jouer ses équipes mais qui n'a que des équipes qui luttent pour le maintien”

alors un exercice avec une compétition et au bout de cinq minutes, je vois les mecs qui se marrent, qui courent dans tous les sens... On bosse aussi tactiquement, bien sûr, et là, c'est moins drôle, mais dans la semaine, on fait des concours, du jeu, dans un cadre précis. C'est notre philosophie de travail.

Aujourd'hui, Brest est reconnue comme une équipe joueuse, vivante. Dans les moments compliqués, est-ce que vous avez songé à remettre en cause votre approche? On a pris 4-0 lors du premier match à Nîmes, puis en octobre, il y a eu trois défaites d'affilée... On s'est posé la question avec le staff: “On a ce projet de jeu qui est en place, mais est-ce qu'on continue comme ça?” À ce moment-là, dans ma tête, ça trotte, quand même... Mais au fond, je crois qu'on ne sait pas mettre le bus. Pour cela, il te faut de très bons défenseurs, de très bons milieux pour serrer, et puis... non (*rires*). Face au PSG, par exemple, on est pourtant prévenus: on sait que Verratti, ça va être difficile de lui prendre un ballon, que Di Maria peut enfilier des perles de partout... Mais en même temps, qu'est-ce que le PSG n'aime pas? Que l'équipe en face ait le

ballon. On se doit donc d'être capable d'avoir des phases de conservation. C'est pour cette raison que je n'ai pas été satisfait du début de match, parce que dès qu'on récupérait la balle, on la perdait. Sur la fin de la première mi-temps, on a commencé à en faire meilleur usage et bizarrement, on s'est retrouvé de plus en plus aux 18 mètres adverses. On a décidé cette approche en concertation avec le staff, mais effectivement, si jamais, après les trois défaites d'octobre, les gars m'avaient dit: “Olivier, il faut qu'on passe à cinq derrière”, je crois qu'on l'aurait fait. Mon staff a les mêmes idées que moi. Parfois, nous ne sommes pas d'accord, mais on débat chaque semaine: tous les week-ends, il faut cocher onze titulaires, vingt joueurs sur la feuille de match... C'est moi qui tranche, mais avec l'avis de tout le monde. On avance parce qu'on a plusieurs cerveaux qui pensent. À Brest, on a cette chance: on n'a pas besoin de lutter en interne. Dans certains clubs, il peut y avoir des vents contraires...

Il y a deux ans, à Dijon, vous avez été licencié le 31 décembre. Vous l'avez pris comme un manque d'élégance? Le DFCO venait de terminer



onzième de ligue 1, avec la cinquième attaque, certains joueurs ont été approchés mais n'ont pas réussi à partir. Résultat, pour eux, c'est déception automatique. On s'est donc retrouvés avec un effectif fragile. Et puis, cette saison-là, on a eu la "malchance" de gagner nos premiers matchs en août. On gagne à Montpellier en étant archi-dominés mais en plantant sur deux contres. À Nice, on marque un but et derrière, ils se livrent comme des benêts parce qu'ils veulent revenir, et on gagne 4-0. Derrière, le président se dit qu'on sera tranquille parce qu'après trois journées, Dijon est deuxième derrière le PSG. Sauf que nous, le staff, savons que ce sera difficile. Certains joueurs n'ont sorti qu'un seul gros match, comme Jules Keita à Nice. Il était surnommé "Baba Neymar" et depuis, il a disparu de la circulation. À la trêve, Dijon est barragiste. Je suis parti au ski avec des amis, à Val d'Isère. Sur le chemin du retour, le président m'appelle... On se voit dans son entreprise et il me dit de but en blanc qu'il veut tout changer. Je ne suis pas du tout préparé à entendre ça, je pensais plutôt évoquer le recrutement. Nous avons mis en place une philosophie de jeu, un fonctionnement, pendant plusieurs années... Et le président a décidé de tout raser. C'est frustrant, parce que je suis sûr qu'on aurait pu sortir une meilleure deuxième partie de saison.

Qu'avez-vous fait durant ces six mois d'inactivité entre Dijon et Brest? D'abord, je me suis reposé, puis j'ai ruminé, un peu. Quand j'ai eu fini de râler, je suis passé à autre chose: VTT, course à pied, j'ai réfléchi à des séances, j'ai vu beaucoup de matchs, j'ai lu... Je suis aussi parti en vacances en Laponie, chez un ami, où j'ai

essayé le kitesurf sur glace. Avec ma femme, on a aussi testé le yoga, expérimenté de nouvelles positions de Pilates, le tai chi. Et j'ai repris mes pinceaux. Quand je peins, je ne pense pas au football, je suis sur tout autre chose. Je suis né avec un ballon au pied parce que mon père, qui était footballeur amateur, m'a emmené très tôt sur les terrains. Sauf qu'à côté du foot, moi, je voulais dessiner. J'étais fasciné en voyant des caricaturistes dans la rue. En bord de mer, je pouvais rester l'après-midi devant des artistes qui faisaient des statues de sable. Je demandais à ma mère: "Il n'y a pas quelqu'un dans cette famille qui pourrait m'aider à dessiner?" Il n'y avait pas de fibre artistique chez nous, hélas. Et un jour, j'ai acheté un kit de dessin. Voilà comment ça a commencé.

Vous avez commencé à entraîner en 1997, mais vous n'avez jamais été international. Pourtant, aujourd'hui, pour retenir l'attention d'un club du haut de tableau, on a le sentiment que le CV de joueur pèse plus que les années passées sur un banc. La société aime ranger les gens dans des cases. Moi, je suis l'entraîneur qui cherche à bien faire jouer ses équipes mais qui n'a que des équipes qui luttent pour le maintien. Le nom joue, évidemment. Deschamps, quand il commence, il prend Monaco. Henry, il prend Monaco. Dall'Oglio, lui, il prend l'équipe réserve de la CFA d'Alès. Il est clair que tous les jeunes entraîneurs ne débutent pas au même échelon, mais on peut combler cet écart. J'ai 56 ans, je n'ai pas connu de carrière internationale et je ne sais pas comment ça se passe dans le vestiaire de l'équipe de France championne du monde, c'est vrai. En revanche, j'ai vécu trois millions de

choses dans le football. J'ai conduit le minibus, ma voiture, remplie de ballons, a déjà fait office de bureau, j'ai nettoyé des vestiaires, rangé la salle de muscu, expérimenté un tas de séances... J'ai eu une carrière riche, pas en termes de palmarès, mais en termes de vécu. Quand certains débarquent en ligue 1, je vois bien qu'il leur manque quelque chose, quand même.

Mais pourquoi les présidents de clubs ne se rendent pas compte de ça? Un nom, c'est une sorte de garantie. Après, il y a des présidents qui pensent aussi que les entraîneurs qui n'ont pas eu cette carrière internationale de joueur ne vont pas savoir gérer les ego. Sauf qu'à Dijon, quand il faut dire à Florent Balmont qu'il ne jouera pas le match suivant parce que l'autre est meilleur que lui, il ne va pas vous accueillir avec un sourire jusqu'aux oreilles. Lui, il veut jouer tous les matchs, même sur une jambe. Cédric Varrault, c'est pareil. On n'a pas des Neymar ou des Mbappé, mais les mecs ont leur caractère, il ne faut pas croire que ce sont des agneaux. Parfois, il y a aussi des joueurs très moyens qui sont surpayés et qui pensent qu'ils sont très bons.

Manager des briscards comme Balmont ou Varrault, est-ce comparable avec le fait de gérer des stars internationales? Des joueurs comme Mbappé, ils vont râler, mais ils seront toujours là. Parce que sinon, il y en a trois derrière pour prendre leur place. Alors que si je dis à un joueur de chez moi qu'il ne va pas jouer, peut-être que le mec va lâcher: "C'est le coach qui ne m'aime pas..." À notre niveau, nous avons besoin de tout le monde. Prenons le cas de Gaëtan

“Quand un attaquant manque de confiance, il se contente de travailler plus. Mais travailler plus quoi? Le physique? Il peut faire des allers-retours pendant 107 ans, s’il a une peur qui lui traverse l’esprit au moment de frapper, le problème ne sera pas résolu”

Charbonnier: c’est un joueur atypique, qui ne va pas très vite, qui décroche très bas. Est-ce qu’il entre dans notre projet de jeu? Pas forcément, mais c’est un joueur qui a été important ici, et qu’on essaie d’intégrer quand même dans notre approche.

Vous pensez qu’il reste encore des choses à inventer dans le foot? Je ne sais pas quoi, mais je pense qu’on va y arriver, oui. Récemment, j’ai revu la finale du mondial 98. Wow, j’ai trouvé ça lent! Et en 1998, j’avais déjà arrêté de jouer, donc à mon époque, ça devait être très lent (*rires*). Le jeu va aller encore plus vite. Fut un temps, le matin, c’était tennis-ballon. Désormais, les joueurs le font à quatre sur une toute petite table, l’équivalent d’un tabouret. Même les gardiens sont très précis. Physiquement, on a des machines: ils sont costauds, ils répètent les efforts, donc c’est encore plus intense. Et il y a le travail mental, qui est le principal enjeu de l’époque. Le cerveau est un espace de travail très large, divisé en plusieurs aspects. Tu as l’intelligence de jeu d’un côté, la résistance mentale de l’autre. Pour le mental, c’est complexe, parce qu’un joueur subit les choix d’un coach, il doit résister à la concurrence, faire face aux pépins physiques... Tout ça, on essaie de le travailler par des discussions ou grâce à une “personne ressource” qui nous a rejoints cet été.

Une “personne ressource”? C’est-à-dire ? Les joueurs peinent à s’ouvrir. Avec leur entraîneur, c’est difficile, parce qu’ils se disent que s’ils montrent une faiblesse, je ne vais pas les faire jouer. Du coup, on se contente de parler de

jeu ou d’un placement. C’est frustrant, mais je connais la règle du jeu. Il y a trois semaines, j’ai vu un joueur arriver au centre d’entraînement en boitant, mais dès que j’ai montré ma tête dans le couloir, il s’est mis à marcher normalement. Il ne voulait pas me montrer qu’il avait mal. On en est là. C’est un cas extrême, mais des garçons qui nous ont caché des blessures, il y en a eu. Bref, on ne peut pas aller vraiment en profondeur avec eux à cause de cette relation entraîneur-joueur. Jean-Paul a donc été recruté comme “personne ressource” pour résoudre ces problèmes. Par exemple, Jérémy Le Douaron, qui est arrivé cet été de National 2, a fait de son premier but en ligue 1 une obsession. Mais comme il ne marque pas, il commence à douter et il ne pense qu’à ça, donc ça obstrue sa performance. Il m’a dit qu’il avait l’impression d’avoir dix kilos de plus dans chaque jambe. C’est la pression qui le rend lourd. Et ça se voit: il va moins vite, il piétine devant le but... Le rôle de Jean-Paul, c’est de l’alléger.

À Dijon, vous aviez même initié des joueurs à l’hypnose... En effet. Aujourd’hui, on a accès à plein de travaux en neurosciences, il faut les utiliser. Au rugby, chez les All Blacks, Gilbert Enoka, un membre du staff, observe les attitudes. Quand il voit des problèmes, il va discuter, donner des conseils, travailler sur la visualisation... C’est important d’avoir quelqu’un qui aide l’homme pour que le joueur se sente bien sur le terrain. Les joueurs se posent mille questions. *“Pourquoi je gère mal les matchs à l’extérieur? Pourquoi je stresse quand j’arrive devant le but?”* Mais qui répond à ces interrogations? Personne. Quand un attaquant manque de confiance, il se contente de travailler plus. Mais travailler plus quoi? Le physique? Il peut faire des allers-retours pendant 107 ans, s’il a une idée négative, une peur qui lui traverse l’esprit au moment de frapper, le problème ne sera pas résolu, il aura toujours peur.

Dans les années 2000, vous avez effectué votre stage du BEPF à Rio de Janeiro. C’est peu courant. Pourquoi ce choix? Aller au Brésil, c’était un rêve de gosse. Un jour, lors d’un repas, un certain Paul, un ami d’ami, m’a raconté qu’il voyageait souvent entre Rio et Nîmes, qu’il avait des connexions avec certains clubs, que si j’avais besoin... Il ne fallait pas me dire ça deux fois! Paul m’a donc accueilli à Rio et comme il avait des liens avec le Vasco de Gama, il m’y a emmené. J’y ai passé quinze jours en immersion: j’assistais aux entraînements mais je me suis aussi intéressé à la formation et à l’administratif. Paul me traduisait, j’enregistrais tout sur une cassette, car il ne fallait rien oublier, pour la rédaction du rapport et la soutenance.

Romario finissait sa carrière au Vasco de Gama à ce moment-là. Il était comment? Il avait déjà 40 ans. Son but, c’était de passer la barre symbolique des 1000 buts. Il les comptait: “991, 992, 993...” Mais sur ma quinzaine sur place, je ne l’ai que très peu vu, en fait. Le lundi, il n’est pas venu à l’entraînement. Le mardi non plus, le mercredi non plus. Il s’est pointé sur

le terrain seulement l’avant-veille du match avec son préparateur perso, qui lui faisait faire des étirements. Même sans s’entraîner, il était titulaire le week-end, bien sûr. Et il est parvenu à ses 1000 buts!

Qu’avez-vous gardé de ce séjour? Une image: vers 1 heure du matin, je voyais les mecs jouer sur la plage. Je me demandais: *“Mais c’est qui, ceux-là?”* Il s’agissait des restaurateurs et des serveurs qui jouaient à la fin de leur service. Et comme sur la plage, à Rio, il y a des projecteurs de partout...

Vous avez aussi été l’adjoint de Dominique Bathenay lorsqu’il était à la tête de la sélection des Émirats Arabes Unis. Ça vous a mené à accompagner l’équipe en Corée du Nord... On a atterri avec le Boeing de l’émir dans un aéroport gris, vétuste, avec des mitraillettes de partout. Les militaires nous ont donné une consigne: *“Le téléphone, l’ordinateur, mettez-les de côté, vous les récupérez quand vous repartirez.”* J’avais deux téléphones, un pour les Émirats, un pour la France. J’ai eu le malheur d’oublier le deuxième au fond d’un sac. Les autorités ont tout fouillé et l’ont trouvé. Ils ont commencé à me crier dessus. Ça a duré une demi-heure. Je leur ai dit que je n’avais pas fait exprès, mais ils ne m’ont pas cru. Les joueurs avaient l’habitude, ils savaient qu’ils pourraient en acheter un en ville. À Pyongyang, il y avait un réseau de vente de téléphones. C’était illégal, mais inscrit dans les mœurs.

Et le séjour en lui-même? En Corée du Nord, tout est gris, les gens sont pauvres. C’est un pays où la peur est palpable. On le voit par les postures des gens, qui sont tous courbés. Dans la capitale, il n’y a pas de lumière à l’extérieur. Le soir, la ville s’éteint. Nous nous sommes retrouvés dans un grand hôtel où il y avait de pseudo clients qui nous surveillaient. Comme si, là (*il montre le fond de la petite pièce du centre d’entraînement, ndlr*), il y avait un *gofio* en train de boire un café, juste pour nous surveiller. Dans les chambres, il y avait des affiches de propagande. Quand on est sorti pour s’entraîner, on a vu la statue immense du chef d’État qui salue le peuple. Elle doit faire au moins 30 mètres de haut. Le jour du match, le stade était plein. Il y avait à peu près 30 000 spectateurs, qui n’étaient pratiquement que des militaires en tenue kaki. Ils étaient curieux. Certains sont venus nous voir. Je pense qu’ils n’avaient vu ni d’Arabes ni de Blancs occidentaux depuis longtemps.

Vous vous verriez travailler à nouveau pour un club ou une sélection à l’autre bout du monde? Oui. Après, le problème, c’est que nous, entraîneurs français, maîtrisons en général très mal les langues étrangères. Or la communication, c’est essentiel. Avec les internationaux des Émirats, il y a des choses que je voulais transmettre et que je n’arrivais pas à sortir. D’ailleurs, à mon retour de Dubaï, l’une des premières choses que j’ai faites, c’est d’aller prendre des cours d’anglais. ● PROPOS

RECUEILLIS PAR MB ET FL